

## Rusée aux rats

Ce texte est le résultat, ou plutôt l'effet, d'un travail en cartel éphémère constitué dans le dispositif d'Ouclipo. À partir de la lecture de deux textes, l'un d'un écrivain, Georges Perec<sup>1</sup>, qui témoigne de son expérience analytique; l'autre d'un psychanalyste, Sigmund Freud<sup>2</sup>, qui écrit le journal de l'analyse de l'un de ses patients, Mr. Ernst Lanzer, dit "l'homme aux rats".

Ces quelques lignes tentent de transmettre les inspirations qui me sont survenues à partir de cette lecture croisée ainsi que par les échanges avec les autres membres de ce cartel sur deux rencontres. Le texte est composé en trois mouvements: le premier fait résonner le signifiant *ruse*; le deuxième se penche sur le style textuel selon les places occupées par les auteurs, G. Perec et S. Freud. Le troisième et dernier point traitera du passage au public en lien avec la transmission. Une troisième lecture a été incluse comme point d'étayage pour les idées ici développées, celle d'un des livres de Guy Le Gaufey qui met en tension les questions qui entourent la *fabrication du cas*<sup>3</sup>.

### 1- La polysémie de la ruse

Le texte de Georges Perec, *Les lieux d'une ruse*, était à l'origine un article écrit à l'invitation de Jean Duvignaud qui organisait à cette époque une revue sur le thème de la ruse. L'auteur de ce texte joli et touchant y a trouvé la place appropriée pour se lancer dans l'écriture de son expérience d'une cure psychanalytique qui a duré 4 ans. Le terme *ruse* est ici utilisé par l'auteur pour parler de l'exercice même, ou de cet acte d'écrire sur cette expérience. En premier lieu, il nous parle de sa difficulté à trouver les mots, il écrit: "*Là-bas comme ici il était presque réconfortant de se dire qu'un jour les mots*

---

<sup>1</sup> PEREC, G. - *Les lieux d'une ruse*, pag. 59-71 in *Penser/Classer*, Éditions du Seuil (Points - Essai), Paris, 2003 (1ère édition 1985).

<sup>2</sup> FREUD, S. - *L'homme aux rats - journal d'une analyse*, Ed. Puf, Paris, 2011 (3ème tirage de la 6ème édition), traduction HAWELKA, Elza Ribeiro.

<sup>3</sup> LE GAUFEY, G. - *Le cas en psychanalyse - essai d'épistémologie clinique*, Ed. Epel, Paris 2020.

viendraient. *Un jour on se mettrait à parler, on se mettrait à écrire*<sup>4</sup>. Là-bas c'est le lieu de l'analyse où le verbe est parler; *ici* c'est en référence à ce texte qu'il est en train d'écrire et dont il peine à trouver les mots et avancer, comme il dit *"j'ai recommencé peut-être cinquante fois les premières lignes (...) "*<sup>5</sup>. Suivant ce fil, une question retentit: serait-il nécessaire de ruser pour se mettre à parler/écrire?

Selon le dictionnaire Larousse, ce mot *ruse* veut dire: 1- Moyen habile et parfois déloyal d'arriver à ses fins. 2- Habilité à tromper les gens pour atteindre son but. Peut-être que dans le lieu de la cure, on peut échanger "les gens" pour "les signifiants". Peut-être! Ou encore peut-on considérer les formations de l'inconscient (le rêve, l'oubli, le mot d'esprit, l'acte manqué et le symptôme) comme les lieux des ruses par lesquelles l'inconscient fait surface, se dévoile et impose un déchiffrage?

Perec place la ruse dans **des lieux**, au pluriel, je le poserai ici comme le lieu de la cure et celui de l'écriture. On peut penser en terme topologique (lieu = *topos* du grec): lieux où se passe des choses qui s'enlacent, celui de la cure comme lieu d'une parole adressée à un Autre de telle façon qu'un dire peut être produit; d'une parole qui se défile (dans le sens de tirer le fil) ayant comme effet le tissage d'un récit qui (re)raconte la propre histoire du sujet dans le lieu du patient, avec parfois des lacunes, des nœuds qui sont comme des obstacles, ce que l'on appelle la résistance. Et celui d'une écriture qui produit en lettres, en mots, en phrases, en paragraphes... un récit de ce qui a été vécu - ou cette "vivance" comme veut la traductrice du *Journal d'une analyse*<sup>6</sup>. Les mots qui tentent de rendre compte, même que par bribes, de toutes ces chaînes qui s'y défilent et qu'exigent un effort considérable à articuler en discours pour les transmettre - par la parole ou par l'écriture. Dans les mots de Marguerite Duras *"écrire c'est à la fois se taire et parler"*<sup>7</sup>. L'écrit et la parole s'entremêlent entre silences et énonciations, entre *ruses* et actes.

---

<sup>4</sup> *Ibid*, page 61

<sup>5</sup> *Ibid*, page 59

<sup>6</sup> *Ibid*, pag.41.

<sup>7</sup> DURAS, M. - *C'est tout*, Paris, Pol, 1955, page 14; apud DE LIÈGE, D. - *Perec, Pontalis: fin d'une ruse*

Il y a aussi le lieu du transfert, cet entre-deux qui s'établit (ou pas) entre analysant et analyste qui permet qu'une analyse ait lieu. En voilà un troisième lieu de cette ruse. Quand Lacan nous parle du transfert dans son séminaire éponyme, il le met sur les termes de "*disparité subjective, prétendue situation, excursions techniques*"<sup>8</sup>. Il y place l'analyste en position de semblant d'objet petit *a* (objet cause du désir); en ce sens, ne pourrions-nous pas y voir aussi une sorte de ruse?

Dans le texte de Freud, *L'homme aux rats - Journal d'une analyse*, il est question de *ruse* également. Plus précisément du terme *rusée* (en allemand *schlau*<sup>9</sup>) - grammaticalement un adjectif. À la 2<sup>e</sup> séance, quand le patient Ernst Lanzer parle de ses idées obsédantes et de ses difficultés à suivre la *règle fondamentale* (parler ce qui lui vient à sa pensée), difficultés qui sont de vrais obstacles, presque comme une pensée magique, "comme si cela devait arriver s'il parlait", ce qui constituait une interdiction au "libre parler". En séance, il se questionne comment surmonter cette difficulté. Freud lui pointe: "*Je lui dit que c'est là un raffinement particulier de la maladie de se protéger ainsi contre l'agression venant de ses forces mentales*". Sa réplique selon les notes de Freud fut "*Rusée est le terme exact, mais parfois on dirait que les conditions extérieures aussi sont rusées*"<sup>10</sup>

Or, ici le terme *rusée* serait-il le prédicat de la maladie ou bien serait-il la solution pour contrer cette difficulté à parler sans cette interdiction? Ruser par la parole peut-être qui pourrait faire un contour à cette sensation vécue comme réelle tel que, s'il parle, quelque chose de mauvais se produirait. Attribuer à la maladie (son symptôme) ce caractère de ruse lui enlève déjà un peu de son épaisseur (on pourrait entrevoir ici comme une progression de cette cure qui pourrait conduire à un dénouement tel que la possibilité d'une torsion vers le *sinthome* comme possibilité de *faire avec* - comme nous en

---

<sup>8</sup> LACAN, J. - *Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques*, 1960-61, transcription site Staferla.

<sup>9</sup> *Ibid*, page 51.

<sup>10</sup> *Ibid*, *idem*

parle Lacan<sup>11</sup> - pouvait être envisageable). Peut-être aussi pouvons-nous ici voir un bord où ces deux lectures s'articulent comme dans une bande de moebius: la ruse de la maladie et/est la ruse par laquelle s'ouvre la porte de la sortie.

On observe que Ernst Lanzer l'attribue aussi aux 'conditions extérieures' (comme *rusées*); mais quel est le statut de cette 'extériorité'? Les lieux de la ruse pour lui sont perçus comme intérieurs (pensées) et extérieures (les conditions auxquelles il se heurte - le déplacement de l'officier, la pierre au milieu du chemin...), comme si quelque chose du dehors venait expressément le troubler jusqu'au pouvoir de faire arriver/se produire l'événement (toujours terrible) rien que par sa prise de parole, par le fait d'en parler, voire même d'y penser. C'est terrifiant! Cette extériorité perçue comme *rusée* semble avoir un rapport avec les situations vécues qui ont confirmé ses fantasmes de production de choses mauvaises, mais semble tout autant comme la projection en dehors de ses pensées elles-mêmes, donc une extériorité qui n'est pas si extérieure qu'il ne le prétend.

## **2- Le style - ou le lieu du sujet qui raconte**

Il s'agit dans ces deux ouvrages d'un récit d'une cure analytique. Ce qui les distingue c'est justement *le lieu* d'où parle le sujet, respectivement les auteurs de ces deux textes. Freud, depuis la place de l'analyste, de celui qui écoute et qui lit d'une façon bien particulière les dires de son patient, Mr Lanzer. Il en fait un récit qui a le statut de ***la constitution d'un cas***, ou "*fabrication d'un cas*" comme dit Guy Le Gaufey<sup>12</sup>. Cet auteur tisse plusieurs critiques et pas de moindres, autours justement de cette fabrication du cas en psychanalyse. Entre autres, il pointe la difficulté, voire son impossibilité, ce qui fait obstacle à la fabrication du cas comme étant justement cette règle fondamentale si précieuse pour la cure psychanalytique (parler librement), dont le déroulement exclut par principe, ou plutôt par sa logique structurale, la présence d'un tiers. Néanmoins le récit de Freud est bel et bien un *faire cas*

---

<sup>11</sup> LACAN, J.- *Le sinthome* - séminaire livre XXIII (1975-76), Paris, Seuil, 2005.

<sup>12</sup> *Ibid*

de celui qui deviendra emblématique de la *névrose obsessionnelle* ou *névrose de contrainte*. Ici nous pouvons identifier un autre aspect qui constitue ce que nous nommons *un cas*: l'affrontement entre universel/particulier. Il (le cas) se prétend à une exemplarité qui établit une règle, comme ça une nouvelle structure qui se diffère de l'hystérie auparavant repérée, se nomme dans la psychopathologie alors en élaboration.

Le récit de Perec, depuis le lieu d'analysant (patient), a le statut d'un *témoignage*. En quoi cela est-il différent de celui qui fait cas? Je pense que c'est dans son aspect d'être dans la position de celui qui est l'agent d'une traversée qui tient à son histoire de sujet, où ce sont ses signifiants à lui, maître ou pas, qui conduisent le rythme et le ton de cette vivance; il occupe plutôt un lieu de la singularité sans prétention d'universel. L'adresse vient de lui vers l'Autre (l'analyste). À lui le lieu du vif, en opposition par le transfert à celui qui est dans le lieu du mort: le psychanalyste.

### **3- Le passage au public - ou les lieux de la transmission**

Dans le texte de Perec nous pouvons lire dès les premières lignes: "*Pendant quatre ans, de mai 1971 à juin 1975, j'ai fait une analyse. Elle était à peine terminée que le désir de dire, ou plus précisément d'écrire, ce qui avait eu lieu m'assaillit*". Un peu plus en avant il dit: "*Je voulais écrire, il fallait que j'écrive, que je trouve dans l'écriture, par l'écriture, la trace de ce qui s'était dit (...) pourquoi ai-je besoin d'écrire ce texte? Pourquoi choisir d'écrire, et de publier, de **rendre public**<sup>13</sup>, ce qui peut-être ne fut nommé que dans le seul secret de l'analyse?*"<sup>14</sup>. Ces questions ainsi posées par Perec m'ont immédiatement conduites à l'idée de la passe. Ce passage au public qui s'impose à lui à ce moment qu'il a décidé de mettre fin à cette analyse - donc, une fin d'analyse - qui inaugure peut-être quelque chose de nouveau (un nouveau désir?) qui peut être celui du passage à analyste, du divan au fauteuil, ou encore un autre.

---

<sup>13</sup> Le soulignement est de moi

<sup>14</sup> *Ibid*, pages 59-60

Pour Perec je ne crois pas qu'il s'agissait de se mettre en position d'analyste pour quelqu'un d'autre, ou d'autres, l'histoire nous le confirme. Mais il y a eu ce désir de ce passage au public pour transmettre quelque chose qui tenait à un vécu particulier et singulier, celui d'une analyse; de ce lieu secret, à deux, passer à ce partage avec quelques autres. D'où vient ce désir? Serait-il ce reste qui cherche à être dit/écrit/lu et peut-être nommé pour cesser de ne pas s'écrire?

Le Gaufey fait la distinction entre "*les conditions du passage entre deux publics bien différents. D'un côté, on a un **publikum** - qu'il soit pédagogique, amoureux, transférentiel, il réunit que des gens qui se connaissent entre eux et de l'autre on a affaire à un **Öffentlichkeit**, un public ouvert à tous, ou plutôt à quiconque, celle ou celui dont on connaît par principe, ni le visage, ni les humeurs (...).*"<sup>15</sup> Je vois ici les deux différents publics dans lesquels on pourrait identifier comme le lieu de *la passe*, ce dispositif d'école à travers lequel se produit ce passage d'analysant à analyste, celui du **publikum**. Même si le passant ne connaît pas toutes les personnes impliquées dans son dispositif de passe, ça reste tout de même un public restreint dont font partie des personnes d'une qualité commune: avoir fait une traversée d'une cure psychanalytique et/ou occuper la place d'analyste au moment de cette passe (chaque association ou école peuvent avoir d'autres détails dans la constitution de son dispositif propre de la passe, mais ces deux points sont incontournables).

Le récit de Perec paraît dans une revue, donc c'est une publication de l'ordre d'une **Öffentlichkeit**: ouverte au tout venant ou au grand public, tout comme le journal de Freud avec un petit bémol: ce dernier a été publié posthument, donc l'auteur n'a pas participé au choix de ce passage au public. Toutefois Freud avait déjà publié un article qui présentait ce même cas, intitulé *Remarques sur un cas de névrose de contrainte*<sup>16</sup> présent dans ses œuvres complètes. On pourrait souligner aussi que ce texte de Freud, même s'il y a un effort de transmission comme dans le texte de Perec, ce

---

<sup>15</sup> *Ibid*, pag. 61

<sup>16</sup> FREUD, S. - *Remarques sur un cas de névrose de contrainte* (1909) in Œuvres Complètes, Vol. IV,

n'est pas du même ordre; ce que Freud veut transmettre c'est un enseignement ainsi qu'une éthique du travail psychanalytique.

Malgré cette distinction, le passage au public est ce qui les approche, ce qu'il y a en commun dans ces deux expériences. Passe et publication ces sont également des formes de transmission qui incluent des lettres, parlées et écrites, ainsi qu'un passage au public. En ce sens, la psychanalyse en tant que texte ainsi que la littérature peuvent-elles être subsumées dans ces deux modalités d'un passage au public.

Cecilia Gruau

Décembre/2022